

# “Il faut assumer la rareté de l’information”

**Dominique Wolton, directeur de recherche au CNRS, spécialiste des médias et directeur de la revue internationale *Hermès*, livre son analyse sur les raisons du désamour entre les journalistes et le public.**

Propos recueillis par Jacques DUPLESSY

## Comment analysez-vous la crise de confiance entre les journalistes et le public ?

Cette crise de confiance ne date pas d’hier. Elle dure depuis une trentaine d’années. Elle commence par une défiance vis-à-vis des médias audiovisuels, car les journalistes ont du mal à être indépendants du pouvoir politique. Aujourd’hui, cela a plutôt bien évolué de ce point de vue-là, mais d’autres problèmes menacent la crédibilité du travail des journalistes : le capitalisme industriel, la concurrence entre médias, le mauvais usage d’Internet et la « peoplisation » des journalistes.

## De quelle manière ?

Les grands patrons de presse menacent parfois l’indépendance des médias. Il n’y a qu’à voir ce qui se passe à Canal+ ou la censure du réalisateur François Ruffin, lors de la sortie du film *Merci Patron !* sur Europe 1 avant que la station ne rétropedale.

Autre constat, il n’y a jamais eu autant de canaux de diffusion, mais hélas il n’y a pas plus de diversité dans les contenus. Tout le monde dit encore plus la même chose au même moment. Les patrons de presse ont investi dans la technique, pas dans les hommes. Le nombre de journalistes n’a pas augmenté proportionnellement au nombre de tuyaux.

Mais les journalistes sont aussi en partie responsables de ce désamour et de cette méfiance. Il n’est pas normal qu’on trouve une information quasi identique sur toutes les chaînes et tous les supports. Les rédactions se surveillent et se copient. Les journalistes n’ont pas dénoncé cette concurrence, ni le manque d’argent criant pour les enquêtes.



Dominique Wolton, directeur de recherche au CNRS.

Mais le plus grave, de mon point de vue, c’est l’absence de réaction courageuse par rapport à Internet. Beaucoup de journalistes ont dit : « On va enfin accéder à la liberté de la presse. » Or Internet aujourd’hui, c’est n’importe quoi, c’est une boîte à rumeurs. ...

# “Plus il y a d’informations accessibles, librement, facilement, plus le métier de journaliste est indispensable. Il est une condition indispensable de la démocratie.”

Dominique Wolton.

... Sur le web, on ne sait plus qui écrit : un journaliste ? Un militant ? Les journalistes ont labellisé la rumeur. Beaucoup de journalistes ont abandonné la bataille du papier, et ils ont tort. Tous les supports ont leur légitimité, parce que ce n’est jamais la même manière de voir le monde. Le journalisme, ce n’est pas que des news. En plus, la tyrannie de la vitesse tue tout et d’abord le métier de journaliste.

## Vous parlez aussi de peoplisation ?

Il y a trois classes de journalistes aujourd’hui. Les stars qui ont leur image en 4x3 dans les rues, la classe moyenne qui fait le travail, et plutôt bien, et les jeunes ou des journalistes précaires qui sont prêts à faire n’importe quoi pour exister et tenter de survivre. Cette starisation de journalistes qui font quatre éditos chaque semaine dans plusieurs médias donne une mauvaise image du métier. Cette « éditocratie » décredibilise toute la profession, hélas. N’oublions pas que les meilleurs journalistes, ceux des trois grandes agences mondiales de presse, personne ne connaît leur nom !

## Le baromètre de La Croix, sur la confiance des Français, dans les médias a pourtant montré une embellie, après la vague d’attentats...

Oui, mais c’est un épiphénomène. La couverture de ces événements a été bonne, et le public l’a reconnu. Mais ça ne change pas fondamentalement la donne.

## Comment sortir de cette crise de confiance ?

Il faut arrêter la course de vitesse de l’information. Une information doit être toujours validée, recoupée. Cela prend du temps. Et c’est un métier. Il faut arrêter de parler

de citoyens journalistes. C’est une erreur ! N’importe qui ne peut pas être journaliste. Il faut assumer la rareté de l’information. Et surtout valider le journaliste comme acteur de l’ouverture sur le monde, par les enquêtes. Conséquence, le journaliste doit être sur le terrain, pas derrière un ordinateur. Et par conséquent, tous les médias ne diront pas la même chose, ils élaboreront leur propre contenu. Aujourd’hui beaucoup de journalistes sont coupés de la population. Et cette coupure est accentuée par la folie des sondages. Pourquoi les journalistes passent-ils leur temps à commenter et commander des sondages ? La France est le pays qui commande et consomme le plus d’enquêtes d’opinion. Le journalisme de commentaire qui en découle décredibilise le travail de la profession. Au final, les journalistes ne représentent pas l’opinion publique, ils ne représentent qu’eux-mêmes. Dans notre univers saturé d’infos, les médias ne donnent souvent que des catastrophes. Cela me semble important de donner des bonnes nouvelles. C’est aussi une information importante qui permettra de rétablir le lien avec le public et de regagner sa confiance.

Enfin, il faut arrêter la collusion avec les élites. Le journaliste n’est pas le copain du juge, du politique, du curé ou du militant. Le public sent cette proximité, et du coup, ne croit pas à l’indépendance du journalisme. Je croise beaucoup de journalistes désespérés. Or, ce n’est pas perdu. Il faut une volonté intellectuelle et organiser la lutte pour que les journalistes aient les moyens de rétablir cette confiance. Plus il y a d’informations accessibles, librement, facilement, plus le métier de journaliste est indispensable. Il est une condition indispensable de la démocratie. Comme les professeurs avec les cartables électroniques. Ce n’est pas de cartable électronique que nous avons besoin, mais de la chaleur de la relation humaine pour que la transmission des connaissances puisse avoir lieu. L’information, ce n’est pas se brancher directement sur le monde. C’est passer par l’intermédiaire du travail de journaliste. A condition de pouvoir aussi le critiquer. Éduquer, ce n’est pas non plus brancher les cartables électroniques, mais passer par l’intermédiaire des professeurs, avec leurs qualités et progrès. L’abondance en soi n’est pas une garantie de qualité. Surtout pour l’information ou la connaissance. On a tous les réseaux, les big data, en sachant que l’essentiel n’est jamais là, mais dans l’intelligence critique des journalistes et des professeurs pour l’éducation. ♦